

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . . Rédacteur en chef.
GNAFRON. . . . Caissier.
MADEON. . . . Cordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 1 franc par semestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, saurique, amphigourique

cascadeur, fouaillieur et gouaillieur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-pen littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU. . . . Rédacteur.
CLAUQUE-POSSE. . . . id.
JÉROME. . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'armée de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, de coups de bâtons ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

SEPTANTE-UNIÈME

AUX GONES DE LYON

Me revelà, z'enfants! Tez, vous n'avez donc croyu que la Camarde m'avait reniflé mon chapeau, ma veste et mon sarsifis l'autre dimanche; vous avez donc pas deviné que c'était à derrire toutes ces gandoises de mort, de cadabres, d'esquillettes et autres utis de crevaisson. Cristi, à feurce de vous emboquer de blagues et de bâffrer à pleine gueule toutes ces histoires de menteries de griffardins à trois sous, gn'y a un mal du guiable à présent pour vous décamotter la comprenette. Là donc, patets, nettoyez-moi un peu vos chassiss, allumez voir vos chelus intellectuels. Et ben, quoi? vous voyez pas que tout ça c'était de frimousses à la ribourrique qu'y z'appellent d'anégories, pour vous faire relacher ma tisane de moralisance? Ah! c'est qu'y faut de rebriques pour que vous gobiez le gorgeon: c'est la sauce que fait passer le fricot, et je sis toujours à tirer des plans, à décaniller d'autres manigances qu'oyent pas sarvi, pour vous embobiner et vous faire chiquer mes pastonades que vous rechigneriez dessus si j'y pitrognais pas avé toutes sortes d'herbes, de civoux, d'estragon, de celeri

et pis un petit filet de vinaigre. Ah! qué tarabustements de caboche pour vous pitrognier de frimousses que vous remontent l'arquet de l'appétit; n'y a pus mèche maintenant de vous nourrir de chavasses de raves et de curailles de cantalou; vous n'êtes gormands comme de chattes, et quand vous venez dîner chez l'ami Guignol faut que la boustifaille soye bonne à s'en relacher les arpiens, autrement vous faites une bobé de chien. Et ben! y paraît que je fricotte pas mal tout de même et que j'avais joliment ben ouché le matefaim la dernière fois, à ce qu'y disoient, les gones de Paris. Vouï, y a des particuyers de là-bas qu'y z'y ont piaillé tout haut sur c'tte gamme :

« Il y a, à Lyon, un petit journal très original, « très hardi, le *Guignol*, dont le dernier numéro « (18 novembre) ferait prime s'il était vendu à « Paris. Il est consacré à la *Mort*, avec illus- « trations macabres dans le genre des danses « des morts du Moyen-Age. Il y a une *Mort- « cocotte* qui fait frémir, et un *Code des morts* « de la plus formidable fantaisie. »

Hein? c'est de ce coup que je vas me requinquer sus mes ergots, fier comme Rataban; en velà une de compliméntation et pis détrancannée par de mamis qu'ont d'estoc, allez. Et ben, vrai, ça me ravigote, ça me gonfle le gigier de vartigo-

leries comme ça; oh! j'ai pas honte, c'est pas pace qu'on me repasse de z'éloges que j'y jabotterai pas; y en a ben assez que graffinent, faut ben que n'en oyent quèques-uns que me grabottent là z'ousque que ça me démange. Aussi que je leur z'y ai rebriqué de remarciments à ces gones que ça leurs z'y a bigrement fait plaisir, ben sûr :

« M'sieu *Figaro*, que j'ai dit, depuis que vous n'avez monté boutique avec les mamis de l'*Evénement*, vous n'êtes encore plus malin quasiment dans votre mequier.

« J'y sais, moi, pace que je sis joliment sus mon trente-six depuis que vous m'avez débouurrasser la perruque; vous m'avez frisé les faces et cogné un toupet que tape dans le quinquet à toutes les canantes d'ici; vous m'avez aussi retapé mon sarsifis qu'en avait fameusement de besoin à cause que n'y a de particuyers que sont toujours à le tire-piller pour le dépillander si y pouvoient.

« Permettez-moi donc, M'sieu, de vous glisser en douceur mes grands marcis et de vous réclamer le parmier perruquier de c't'Urope et pis des autres.

« Jean Guignol,

citoyen de Lyon, électeur, ci-devant garde-national quand n'y en avait une. »

Vous savez donc pas qui je suis : une marion-

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

MANUELS GUIGNOL

Le Parfait Magistrat

C'est là une des professions les plus épineuses qu'il soit donné à l'homme d'embrasser; c'est une des plus difficiles à bien remplir. Pour faire un parfait magistrat, il faut être un parfait honnête homme; et même quelque chose de plus.

LES DÉBUTS DU PARFAIT MAGISTRAT.

Bien que ce soit généralement dans un âge encore tendre que le parfait magistrat commence à fonctionner, il doit renoncer immédiatement aux plaisirs de la jeunesse, aux entraînements et aux tentations qui entourent les autres hommes; il doit se faire une âme pure, se créer un modèle à suivre, et, dès ses débuts, montrer ce qu'il sera pendant toute sa carrière.

Pour lui point de maîtresses, elles pourraient le distraire de ses devoirs, peu de distractions mondaines; ne faut-il pas qu'il travaille, qu'il étudie le cœur humain et le Code Napoléon avec leurs commentaires et leurs différentes manières de s'expliquer?

Peu d'amis, ils pourraient le détourner de ses travaux. Les goûts artistiques, s'il en a, doivent être soigneusement mis de côté; ils ne lui serviraient pas à grand chose pour son avancement, et ne pourraient que le dégouter d'occupations plus sérieuses.

C'est une époque de luttés incessantes, de tourments quotidiens, de veilles laborieuses; il ne doit pas oublier qu'il sera un jour l'arbitre des citoyens, qu'il représentera la Justice, qu'il devra savoir distinguer la vérité de l'erreur, et faire triompher l'une aux dépens de l'autre.

LE VÉRITABLE PARFAIT MAGISTRAT.

Immobile sur sa chaise curule, le parfait magistrat devra dégager son âme des passions et des intérêts qui mènent les autres hommes; pour lui il n'est, il ne doit plus rien être qu'une chose, qu'un mobile, qu'un but : la justice.

Le parfait magistrat ne doit à aucun prix faire servir le pouvoir que lui confèrent ses fonctions, à la satisfaction basse de ses intérêts personnels. Il verrait son plus cruel ennemi traduit devant son tribunal, qu'il devrait imposer silence à ses ressentiments particuliers, et, oubliant qu'il est un homme, ne se souvenir que du mandat dont il est honoré.

Etranger aux haines des partis politiques, il doit se tenir en dehors de toute pression morale; il se rappellera toujours la grande maxime : « *Qu'un magistrat rend des arrêts et non des services.* » Et quelle que soit son ambition, il ne devra jamais échafauder son avenir sur la condamnation d'un innocent.

Modeste dans ses goûts, simple dans ses désirs, il évitera ainsi les séductions dangereuses de la richesse; le magistrat qui vend sa conscience pour quelques pièces d'or n'est pas digne de ce titre honorable; c'est un criminel pire que ceux qu'il condamne.

Et ce n'est pas seulement aux attraites de l'argent que le parfait magistrat doit résister, c'est encore aux influences des puissants; une lâche complaisance est aussi coupable que la vénalité. Un juge réellement honnête ne doit dépendre que de sa conscience.

Que ses mœurs soient pures, que, comme la femme

de César, il ne puisse même pas être soupçonné. On raconte dans l'histoire que certains hommes au cœur faible se sont laissés dominer par les femmes; qu'il ne les imite pas, s'il veut conserver son honneur et sa réputation.

Doux et affable, il devra se montrer humain envers les coupables, plein de douceur et de politesse envers ceux dont les crimes ne sont pas encore prouvés. On peut être juste sans se montrer cruel, et le parfait magistrat doit se montrer calme comme la puissance et modéré comme le sont les hommes vraiment forts.

Laissant au Palais son air solennel et son allure dogmatique, le parfait magistrat pourra être homme du monde; il devra éviter dans ses rapports quotidiens ces allures exagérées, ces phrases prétentieuses qui font une plaidoirie d'une conversation, et un réquisitoire d'une causerie; s'il demande une assiette à table, qu'il prenne un autre ton que quand il demande une tête au jury; un homme sérieux peut parfois être aimable.

Il va sans dire qu'il ne faut pas que cette aménité de mœurs dégénère en licence; — l'excès du tout est un défaut.

Ferré à glace sur les différents codes et les manières diverses de les interpréter, le parfait magistrat doit faire sa lecture favorite et habituelle de ces volumes remplis d'une aimable gaieté; c'est pour lui une connaissance absolument nécessaire; car, que penserait-on de ses connaissances en législation, si on le voyait condamner un homme en vertu d'une loi abolie depuis Charlemagne.

Autrefois, en Perse, quand un juge avait mal rempli ses fonctions, on le dépouillait de sa peau et on en recouvrait le siège sur lequel il s'asseyait pour rendre la justice; aujourd'hui que nos mœurs se sont adoucies, ce n'est plus le bourreau, mais seulement l'opinion publique qui écorche le magistrat coupable d'avoir abusé de sa position.

CLAUQUE-POSSE.

nette, et ben oui; mais pas une marionnette que marche avec des ficelles et que de z'artignols font gigauter comme y veulent. Ah! cristi, non; c'est pas moi qui suis de c'te espèce de pantins, qu'au contraire que je poye pas les sentir. Et dire que n'y en a tant, nom d'un rat! de ces polichinelles de patte: velà z'un gone que tire un fil, bon! y lèvent le bras; y tire un aute fil, y lèvent l'aute abbatis, et pis les guibolles et hardi! donc, y quinchent, y se tortillent, y se brandigollent, y s'abouzent sus le cul, sus le dos, à bouchon, à la renverse, à plat-ventre, tout ça que l'autre l'y fait faire; mais pis par après quand y se sont ben dé-claveté l'échine et bien sansouilles dans la piautre, on les fiche tout de même aux équevilles. Au lieu que moi, je sis une marionnette qu'à d'aime et du chien dans la boule. Quand je sis venu au monde, le grand bargeois de là-haut m'a fait teter une goutte de Beaujolais, et velà de z'années et de z'années que je trame sus c'te guerdine de boule la part d'ouvrage qu'y m'a donné. C'est moi qu'al-longe de z'atous aux compagnons que pioncent sus la bascule du devoir; c'est moi que débrouil-lasse avé de calembredaines les quinquets de ceusses que se cognent les doigts dans le z'œils, c'est moi que remonte le reloge du courage aux braves gensses quand le varroi de canailleries les ablage trop; c'est moi que fait rire le monde pour les empêcher de baver comme de merluches de fois que n'y a.

J'ai z'aeu de patrons comme Esope, Pilpai, Lucien, Juvénal, Montaigne, Rabelais, Erasme, Cervantès et Molière, et vous vous imaginez que je suis un pillereau! Y m'a ben fallu changer souvent de veste, de masque et même-ment de basanne; j'ai z'été la fable, l'épigramme, la parabole, la satire, le pamphlet, la comédie, le vaudeville et la chanson; j'ai des cousins à l'é-trangers que s'appellent Pasquin, Marforio, Kas-perlé, Punch et Stenterello, mais je sis toujours le même: la franchise, le rire et le bon-sens.

GUIGNOL.

A Monsieur

le vicomte PONSON du TERRAIL.

En vous écrivant, cher Vicomte,
A vous dont Bayard fut l'aïeul,
Si je n'en ressens pas de honte,
Je n'en éprouve aucun orgueil.

Certes! votre souche est ancienne
Et vous n'êtes point un quidam,
Mais sachez, Monsieur, que la mienne
Remonte jusqu'au père Adam.

Sans vanité de part et d'autre
Causons donc comme des amis
Sur mon esprit et sur le vôtre,
Ces sujets m'étant seuls permis.

A mon esprit l'on rend justice,
J'en ai, dit-on, c'est à ravir!...
Mais on ajoute avec malice
Que je ne sais pas m'en servir!

C'est vrai! Quand, penché sur l'abîme
De nos crimes, de nos malheurs,
Indigné, j'aiguise une rime
Contre les fous et les voleurs;

Quand, bercé par mon utopie
Au contact d'un monde railleur,

Comme sœur Anne au loin j'épie
Les symptômes d'un temps meilleur;

Vous, sans peur sinon sans reproche,
Répudiant de tels fardeaux
Vous empilez dans votre poche
Les gros sous de tous les badauds.

Certain de la bêtise humaine,
Connaissant et flattant son goût
Vous lui fabriquez par centaine
Des contes à dormir debout;

Des romans sans tête ni queue,
La grenouille imitant le bœuf,
Robert-Macaire et Barbe-Bleue
Et Peau-d'Âne remis à neuf;

Grands drames au jus de réglisse,
Comme en dit Jérôme Coton,
Pleins de héros en pain d'épice
Armés de sabres de carton;

Fictions platelement écrites,
Fables sans but, sans liaison,
Vieilles rengaines et redites
A déconcerter la raison!

Ombres d'Arioste et du Tasse,
Mânes d'Homère, voilez-vous!
Devant Rocambole et Fracasse,
L'on se prosterne à deux genoux!

Ah! vicomte, osez me le dire:
Quand seul dans votre cabinet
Vous prenez la peine d'écrire
Les farces que chacun connaît;

Que vous songez aux imbéciles
Qui vous prennent au sérieux
Vous et vos histoires futiles,
Vous devez être curieux!

Soyez franc: sur votre figure
Alors, on doit voir les reflets
Du ricanement de l'Augure
Jetant le mil à ses poulets;

Ou, sur votre lèvres plissée,
L'éclair d'un souverain mépris
Pour la multitude insensée
Qui se nourrit de vos écrits!

Et c'est bien fait! Dans cette époque
Où réussir est le grand art,
Des corbeaux il faut qu'on se moque
Surtout quand on est le renard.

En avant donc, et bon courage!
Sus aux badauds! pas de quartier!
Ils vous présentent le fromage
Faites votre joli métier!

A l'univers qui vous regarde
Du Rocambole, s'il vous plaît!!!
Sur ce, Monsieur, que Dieu vous ait
En sa très-sainte et digne garde.

Signé: GUIGNOL.

Pour copie conforme:

Pierre LA GARGUILLE.

UN PEU DE TOUT

Un marchand de la rue Impériale a exposé à la de-vanture de sa boutique, les photographies des artistes les mieux payés de l'Opéra, avec indication du chiffre des appointements.

Voilà qui dénote une connaissance approfondie du cœur humain chez le marchand en question, car on ne saurait nier qu'une tête dont le propriétaire *gagne des sommes énormes*, est plus intéressante à considérer que celle d'un employé émargeant cent francs par mois.

Assurément ce spectacle n'a rien d'immoral, rien de dangereux pour l'ordre public, rien d'économique ni même de social; et il vaut tout autant pour les masses, se repaître des traits de M. Naudin (110,000 fr. par an), de M. Faure (90,000 fr.), ou de Mme Gueymard (40,000 fr.), qu'aller entendre dans les cafés-concerts une chansonnette récente, dont le refrain est d'une saleté assez crue, pour que je n'ose pas l'imprimer dans ce journal, — bien connu cependant pour ses infamies de tous genres.

Mais n'est-il pas à craindre qu'en initiant trop souvent le public aux transformations des sept notes de la gamme en valeurs supérieurement cotées à toutes les Bourses, — on n'apporte un nouvel encouragement aux instincts musicaux qui sévissent actuellement dans des proportions inquiétantes?

Sous le prétexte qu'Amphion édifiait des monuments publics en soufflant dans une flûte à trois trous, et qu'Or-phée faisait crever des ronds de papier aux tigres du désert en pinçant les sept cordes de sa lyre, — le peuple Français se livre de nos jours à une consommation de doubles croches, bien faite pour inspirer quelque gaieté aux sourds-muets.

Cependant, je ne sache pas qu'on ait construit seule-ment une cage d'escalier ou apprivoisé le moindre lapin de garenne avec un *andante* ou un *allegretto*.

Autrefois l'art d'enchanter les oreilles était représenté dans la plupart de nos villages, par un serpentaire qui, de son trémolo continu, accompagnait le faux bourdon nasillard des chœurs de paroisse. — Aujourd'hui cela a subi autant de changement que la figure du fils de Picou, dans le songe d'Enée.

Sur les quarante mille communes qui émaillent le sol de l'ancienne Gaule, on n'en trouverait pas quinze cents qui ne fassent briller au soleil, les dorures d'une ban-nière orphéonique et les cuivres reluisants d'une fanfare complète; — à telles enseignes que par ce temps de marasme dans les affaires, le seul métier possible sera bientôt celui de fabricant d'instruments à vent, — et que M. Saxe a gagné assez d'argent pour tenter à une chanteuse de l'Opéra, un procès qui l'obligeait à changer de nom.

Dans les villages, la passion musicale a atteint un maximum de densité non moins élevé, — et il est de bonne précaution de ne pas louer d'appartement, sans s'enquérir auprès du concierge, si l'un des étages n'abrite pas des répétitions chorales ou instrumentales.

A vrai dire ce n'est pas sans une certaine inquiétude que j'ai distillé quelques gouttes de fiel dans les lignes qui précèdent, car pour rien au monde je ne voudrais m'attirer la haine de tous les gens qui travaillent à adoucir les mœurs de leurs concitoyens, — ceci pour deux raisons: — la première, qu'ils sont tellement nombreux que l'alliance du roi de Prusse serait à peine suffisante pour leur résister avec des chances de succès; — la se-conde, que ce sont en général de forts galants et hon-nêtes hommes, toujours prêts à mettre au service d'une bonne œuvre les notes piquées de leurs pistons et les mu-gissements de leurs ophicléides.

A ce dernier point de vue, une distance de plusieurs myriamètres les sépare de certains grands artistes qui tout en gagnant des appointements à faire grincer des dents les porteurs d'obligations mexicaines, se gardent, comme d'une angine, — de lâcher gratis le moindre bémol au profit d'un camarade malheureux.

Je veux parler surtout de Mlle Adelina Patti.

Cette jeune personne dont quelques Marseillais en délire traînent un jour la voiture, — peut être com-parée à cette fée qui n'ouvrait jamais la bouche sans laisser choir des perles, des rubis et des diamants; son larynx est une petite Californie, elle ne donne pas une note, elle n'émet pas un son qui ne vaillent un napoléon; et s'il lui arrive de vous dire: « Bonjour Monsieur, » M. Stra-koch vous réclame immédiatement trente-cinq francs.

On comprend sans peine que ce métier-là rapporte quelques centaines de mille francs par an.

Aussi l'illustre cantatrice, est-elle d'une charité à trou-bler le sommeil de St-Vincent-de-Paul.

Oyez plutôt:

Plusieurs artistes ayant organisé récemment une re-présentation au bénéfice de la veuve de M. Colbrun, Mlle Strakoch, sollicitée d'y prêter le concours de son talent, s'est empressée de refuser et de répondre que les bonnes œuvres n'entraient pas dans ses tarifs.

Les gens d'un caractère difficile ont peut-être trouvé assez misérable, la conduite du rossignol de M. Strakoch dans cette circonstance, — pour moi qui m'efforce de me mettre à la hauteur de toutes les situations, je la trouve parfaitement naturelle.

En effet, pour éconduire les organisateurs du bénéfice de Mme Colbrun, l'illustre diva n'a eu qu'à leur tenir le petit discours que voici: « Messieurs, dans le cours de philosophie mêlée d'arithmétique que me fait mon beau-frère, j'ai appris qu'une représentation qui rapporte trois mille francs est infiniment supérieure à une repré-

sensation qui ne rapporte rien du tout. — Hé! bien comptons : Le bénéfice de Mme Colbrun me rendra beaucoup de braves dont je me soucie autant que d'une fausse note, beaucoup de bouquets dont j'ai un plein grenier, et un peu de reconnaissance sur laquelle on ne me prêterait pas vingt-cinq centimes à la Banque; — vous voyez que la comparaison ne peut se soutenir, et vous trouverez bon que je... »
m'abstienne, M. Strakoch.

WILHELM GIRL.

DIVAGATIONS.

L'intelligence déborde le monde, et la famille Platras aura son illustration.

Le petit Anselme a le front vaste et propre à recevoir un tuyau de locomotive; son œil est profond. Il fut longtemps le triomphateur du collège; maintenant il suit ses cours à Paris. Cela coûte; mais pour cultiver un personnage, on fait des sacrifices.

Anselme, pendant les vacances, passe une partie de son temps auprès de sa cousine Elise qui a de grandes dispositions; elle vénère les grands hommes. Anselme lui apprend les pas rigolbochiques, les chants de Thérèse et l'art de fumer.

A son tour, Elise donne des leçons à ses petites cousines. A défaut de pratique on acquiert la théorie, et l'on pose le doigt, en faisant de singulières grimaces, sur les passages scabreux du dernier roman de mœurs.

La lumière se fait.

★ ★

Elise sait qu'au Bois les femmes comme il faut luttent d'excentricités avec les cocotes; quels sont les charmes secrets et les bénéfices de celles-ci, les aspirations de celles-là; jusqu'à quel point on creuse le corsage d'une robe pour aller aux Italiens, ou dans un bal du grand monde; et bien des choses encore, qui ne sont pas du grand monde...

Demain, Elise, sous la tutelle de son cousin, commence un cours d'anatomie.

Dame! l'aristocratie Pompadour en faisait bien! Pourquoi n'en ferions-nous pas?

Anselme sera le phare des jeunes Platras. La maman rit, le papa admire les progrès des jeunes générations et l'émancipation bourgeoise.

C'est fini des grognons!

★ ★

Encore un peu de chien et le salon Platras serait une succursale du quartier Latin. On y sait la tenue et le prix de ces Dames, la cause de leurs succès et la valeur de l'écrin de la reine des cocottes. On y discute les chances d'avenir des dévergondées en renom.

Malheureusement, ces créatures n'ont pas d'ordre!...

★ ★

Anselme enseigne et met Elise à la hauteur. La province marche. Les incongruités de Paris font les délices des Platras.

On se déniaise!

Du reste, les récits saugrenus d'Anselme et les romans échelonnés peuvent se conjurer dans leurs effets par des correctifs...

Des livres de médecine, par exemple!...

Et l'on s'instruit toujours.

Salut à la diffusion des lumières!

J. SPLEEN.

MINUIT.

(Boutade nocturne.)

SUITE. (Voir le numéro du 11 novembre 1866.)

Un peu plus loin, sur le trottoir émaillé de crachats, d'allumettes brûlées, de morceaux de papier, un chiffonnier fait en philosophant, la cueillette des bouts de cigares.

— Gueusards, va! comme si ça ne pouvait pas songer au pauvre monde? — Les affaires vont mal. Est-ce que ça me regarde? C'est-il une raison pour ne fumer que d'affreux soutados! — Triste société! Mais patience, ça changera... Ah! la liberté! — Quand le peuple sera libre, il saura bien forcer les riches, ce tas de fainéants à travailler. — Et le soir, les mains enfouies dans les poches d'un bon pardessus bien fourré, je rirai au nez de tel ventru d'aujourd'hui qui chiffonnera à ma place... ah, ah, ah!... Encore s'ils ne les fumaient qu'à moitié. Mais non, ces gredins d'avares les volatilisent jusqu'au bout.

Parlez-moi de ça! Voilà un cours d'économie... à la portée des petites bourses. Mais quel est ce vacarme là, à droite? Ils sont cinq ou six qui pérorent, qui jurent, qui se crient leur nom... pour que nul n'en ignore. — Fils de famille ou commis-voyageurs? — difficile de distinguer, aujourd'hui qu'on ne cherche plus à se distinguer que par un manque absolu de distinction. — Ils vont s'aligner le long du mur, en face, et me tournent le dos. Je laisse à penser ce qu'ils font et d'où ils sortent... Prévoyance est mère de sûreté! — Mais, à la lueur d'un bec de gaz, il me semble voir les majuscules d'une petite affiche jaune se tordre de rire. — Eh bien? Caton, ta leçon n'a pas été perdue pour les hommes, et l'honorable M. Quet te doit bien des cierges! — Dors content, sage Caton!

Hôlà! quelle pâleur livide! cheveux en désordre, chapeau sur les yeux, cravate au vent, un élégant passe en rasant le mur. Quelque décafé qui sort d'un tripot.

— Deveine atroce! Vidé jusqu'au dernier liard! — Après tout, pourquoi broyer du noir? — Demain, j'emporte l'argent en caisse, la maison saute, c'est un détail, — et je file sur Genève, la Belgique, n'importe où. Là je sable le champagne en compagnie de quelque belle du demi. Puis, je cours les villes de jeu d'Allemagne. La fortune me sourit de nouveau; et je reviens ici, plus fier que jamais, au grand ébahissement des imbéciles. A défaut d'amis, ces dames, qui ne sont pas bégueules, me feront toujours une aimable société!

Me voici sur la place de la Comédie, le théâtre à droite, l'Hôtel-de-Ville à gauche. L'un qui châtie les mœurs en riant, l'autre qui les châtie aussi — mais rarement en riant. Le premier qui... mais glissons, glissons sur le parallèle. Une bêtise est bien vite lâchée!

Entre ces deux édifices, une pharmacie. A merveille! l'endroit est bien choisi. Mais si j'étais à la place de l'heureux inventeur du suc béchique, voici les médicaments que je préparerais et débiterais:

Onguent pour les amours-propres blessés.

Pommade pour les oreilles déchirées.

Remède efficace contre toute espèce de chute.

Tisane spéciale contre le ramollissement de la moëlle épinière.

Guérison radicale de la décorationomanie par le sirop ***

Huile pour assouplir les échine rebelles aux courbettes.

Etc., etc...

Croyez-vous qu'il me faudrait bien longtemps pour réaliser une fortune rothschildienne?

Mais qui vient ainsi gazouiller à mon oreille? — Un grand jeune homme maigre se promène, les yeux perdus dans le ciel étoilé, la démarche lente et ondulée. Il récite quelque chose. Dieu me pardonne, ce sont des vers!... Des vers à sa belle!... Un poète en plein dix-neuvième siècle!... — Ah! Binet, fais ta ronde! Il doit te manquer un de tes pensionnaires.

Couronnant un minois toujours frais — et sans frais,
Ses longs et blonds cheveux lui font un diadème,
Et, de sa douce voix, martelant le français,
A qui l'aime, elle dit: « Lieber freund, que che t'aimel »

Dans ses yeux languissants, plus bleus que l'azur même,
On lit: « Vergiss mein nicht! — Ne m'oublie jamais.
— Aime-moi tendrement! — jusqu'au moment subrême.
— Où n'ayant plus le sous, du me ficheras la paix! »

Mais ces perfections ne sont rien près d'un signe,
Une perle de jais sur le duvet d'un cygne,
Capable d'affoler le moins folâtre amant.

Sur le col? — non plus bas! Mais permettez, de grâce,
Qu'en chevalier discret ici je me la casse.
Le signe que je chante est un signallement.

De l'argot? j'en étais sûr. — Un calembourg pour finir? je l'aurais parié. — Tout par et pour le mot de la fin, voilà la devise du jour! — Ecrivez deux cents lignes plus ineptes qu'un premier-Lyon politique; mais soignez le mot de la fin, et vous serez regardé comme un grand écrivain. — Ainsi de la vie. Soyez paillards, filous et pis encore. Mais aux approches de la soixantaine, que le diable se fasse ermite! Arrangez-vous une fin bien édifiante, bien dévote; et ceux que vous laisserez sur la terre s'en iront en larmes jeter sur votre cercueil force pelletées de louanges funèbres!

Mais, assez bavardé comme cela. Ma porte est à deux pas. Et pour que je ne sois pas tenté de sacrifier à l'idiot usage de trait final; permets-moi de te quitter ici, cher lecteur, et de te dire simplement et sincèrement:

— Bonne nuit!

M. CRAVACHE.

FAUSSE NOUVELLE.

Par une décision récente, S. Ex. le Garde des Sceaux, de la Justice et de Cultes, a autorisé M. Apollon, artiste lyrique, demeurant à Rome, à ajouter à son nom l'appellation de *du Belvédère*, et à se faire appeler à l'avenir *Apollon du Belvédère*, nom sous lequel il est généralement connu.

EPHÉMÉRIDES LYONNAISES.

1797. — Un esturgeon de 85 livres est pris dans le Rhône par... un régiment de lignes!

1814. — Première entrée des Autrichiens à Lyon.

1815. — Deuxième entrée des Autrichiens.

1816. — Pour essayer tant de revers on établit le cours des Broses, il va maintenant jusqu'aux Boues de Lyon.

1816. — 1^{er} avril. Un érudit arrête brusquement un avocat et lui jette à la tête cette question insidieuse: Savez-vous à quoi aurait ressemblé Tancrede et Godefroy de Bouillon, s'ils eussent pris du tabac? — L'avocat interdit ne trouve rien à répondre et donne son mouchoir aux chiens. — Eh! bien, s'écrie l'érudit triomphant, ils eussent ressemblé à des croisées de tabatière. L'avocat grince des dents et s'enfuit en criant: Vingince! vingince!

866. — 2 avril. Il est minuit! L'érudit regagne paisiblement sa demeure, lorsque, au détour d'une rue, il est appréhendé au corps par deux robustes gaillards. Croyant avoir à faire à des Thugs, il s'empresse de leur offrir sa montre et sa bourse, quand l'avocat, sortant du coin où il se tenait caché, se montre tout-à-coup à ses yeux effarés. — Je ne pouvais pas l'échapper; c'est un guêt-apens; grâce, grâce! s'écrie l'érudit d'une voix étouffée. — Ne le lâchez pas avant qu'il m'ait entendu, commande l'avocat. Quels sont les animaux qui savent le mieux se procurer des fourchettes et des cuillers? — Grâce, grâce! je ne veux point le savoir... je ne le saurai jamais; vous êtes cruel et féroce.

— Apprenez que ce sont les lapins, lorsqu'ils sont à jeun. — Les lapins... à jeun... Et pourquoi... — Parce qu'ils cherchent partout, jusqu'à ce qu'ils aient découvert des thums. — L'érudit s'affaisse, l'avocat et ses deux complices s'éloignent à pas précipités.

912. — Cambrinus compte aujourd'hui 150,000 disciples dans l'agglomération lyonnaise; de tous côtés des temples s'élèvent en son honneur; il était de notre devoir de préciser la date de sa mort. C'est le 17 mars de l'année 912 que ce roi de la Flandre et du houblon a cassé son bock.

1865. — Premier numéro du *Journal de Guignol* ! Sursum corda ! Le niveau moral s'élève sensiblement. Les cocodès et les cocottes sont dans la consternation.

CAMÉLÉON.

PETIT DICTIONNAIRE DE ZOOLOGIE

F

Fénians. — Sorte de termites politiques qui, depuis quelques années, donnent beaucoup de chanvre à retordre à la perfide Albion. (Style conservé dans le guano.)
Guignol. — ce dont je te félicite n'étant pas timbré, tout ce que nous pouvons ajouter ici, sur les Fénians, c'est que l'Angleterre (déjà nommée) trouve qu'ils ne le sont pas assez.

**

Ferrailleurs. — Flambergifères agressifs et rageurs, — qu'à Paris surtout — l'on désigne plus communément, depuis quelque temps, sous le nom de Journalistes.

Ces Boutteville du grand et du petit format, dont la plume en fer raille tout le monde, sont toujours prêts à ferrailer contre quiconque se permet d'éditer sur leur compte le moindre fait railleur; on les voit dans leurs fréquentes rencontres porter *bottes* sur *bottes* à leurs adversaires pour leur bien donner à entendre qu'ils n'aiment point à se laisser marcher sur les pieds.

La devise de ces Jean Gigon de la presse, — variante de celle du maréchal Bugeaud est : *Ense et calamo*, — traduction libre : « des flots d'encre et de sang. »

**

Filles de joie. — Mammifères sans pudeur et sans honneur que l'on trousse et qui détroussent.

**

Flatteurs. — Renards insinuants et beau-diseurs qui aujourd'hui plus que jamais, vivent au dépens de ceux qui les écoutent, mais au yeux desquels le corbeau de la fable n'est plus depuis longtemps qu'un pingre et qu'un grigou.

Quel cas voulez-vous que fassent, en vérité, d'un vulgaire fromage des gens qui savent si bien faire leur beurre? Ce qu'ils convoitent et appètent, ce n'est plus un quart de Gruyère, ni même une demi-livre de Roquefort. — mais des honneurs et des dignités — des grands cordons et de grasses sinécures.

Rarement les flatteurs n'obtiennent ce qu'ils désirent. — « La flatterie, a dit Larochehoucaud, est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité. »

A suivre.

BOUFFON.

THÉÂTRE.

Celui qui écrit ces lignes est un grand misérable, qui a failli à sa mission, a trahi son sacerdoce de la façon la plus indigne en ne mettant pas les pieds au théâtre depuis quinze jours.

Mon Dieu, oui, j'en fais ici l'avou dépourvu d'artifice,

je n'ai entendu ni Mlle Casati, la suppléante de Made-moiselle Spitzer empêchée par défaut absolu d'expérience musicale; ni M. Louant, le fort ténor, qui, paraît-il, a trouvé moyen de faire rire aux larmes les quinze cents personnes, dont plusieurs hommes graves, qui assistaient à ses débuts.

A ce propos une réflexion me vient.

Quoique je sois peu versé dans la manière dont se font les engagements de théâtre, j'imagine que lorsqu'un directeur s'abouche avec un ténor, il lui tient le langage que voici :

« Mon cher Monsieur, j'ai besoin de quelqu'un pour remplir les rôles d'Arnold, d'Eléazar, de Raoul, de Nangis, etc. Ayez l'obligeance de me chanter, à titre d'échantillon la romance des *Huguenots* ou l'air de bravoure de *Guillaume Tell*. »

Or, si le susdit ténor pour satisfaire aux désirs de l'homme qui se propose de lui verser trois ou quatre mille francs par mois, se met à entonner *Plus blanche que la blanche hermine* sur l'air de *Marie trempe ton pain dans la sauce*, la logique la plus élémentaire commande au directeur en quête d'un ténor, de ne pas prolonger l'entretien et de se livrer à de nouvelles explorations.

Hé! bien, je me demande, comment M. d'Herblay a pu se laisser abuser sur le talent de M. Louant, au point de lui laisser faire des débuts susceptibles de mettre dans une gaieté insensée un ouvrier sans travail.

Maintenant il est possible que cet artiste fantaisiste ne puisse pas chanter devant le monde, auquel cas ce serait un ténor en chambre.

Au fait, pourquoi pas?

Nous avons bien la musique de chambre : L'aimez-vous? — Moi, guères.

J'ai toujours sur l'estomac un grand coquin de concerto de Mendelssohn (ai-je écrit le nom comme il faut?) qui n'a duré rien moins de trois-quarts d'heure, et que j'ai dû absorber jusqu'à la dernière croche.

A chaque repos, — j'applaudissais avec frénésie, comptant tenir le bout, — ah ouiche! ces enragés de musiciens ne prenaient que le temps d'éponger leur front ruisselant, et recommençaient de plus belle à interpréter le chef-d'œuvre du maître.

Au final, un contrebassiste assez robuste pour soulever Mme... (pas de personnalité) à bout de bras, faillit s'évanouir de fatigue.

Ces séances de musique de chambre sont suivies d'ordinaire par trois espèces d'auditeurs.

D'abord les enthousiastes, capables de vous étrangler, si vous étouffiez un bailllement devant eux.

Ensuite les dames très-comme-il-faut, conduisant leurs filles, en grande toilette, à ces plaisirs peu fiévreux réputés bon genre, où la morale la plus austère peut dormir tranquille.

Enfin, quelques élégants du même monde, qui viennent échanger un salut avec ces dames et ces demoiselles. C'est le petit nombre.

On ne cite pas d'exemple, du reste, qu'aucun mariage se soit ébauché dans une salle où l'on fait de la musique de chambre : le mercure y gèle.

Une anecdote pour finir.

Il y a à Bordeaux un pauvre garçon à moitié fou qui passe ses journées dans un café proche du théâtre, où il trouve à peu près le boire et le manger en paiement de quelques bouffonneries dont il égale les consommateurs.

Un jour, Pinioche — c'est son nom — regardait avec des yeux d'envie trois des habitués partant pour l'opéra :

— Ah! vous êtes heureux, vous autres Messieurs, d'aller au théâtre.

— Tu trouves, Pinioche — on le tutoie; — est-ce que ça te ferait plaisir d'y aller aussi?

— Si ça me ferait plaisir?... Mais je n'ai pas le sou...

— Il n'y a pas besoin d'argent; nous allons t'indiquer un moyen.... Faudra pas le dire.

— Soyez tranquille, parbleu!

— Vois-tu, tu vas au contrôle, là où il y a trois individus en casquette, tu te penches vers celui de gauche, tu lui fais ça — ici le geste que les gamins appellent la nique, — tu dis : abonné, et tu passes vite.

Pinioche enchanté exécute de point en point la recommandation; l'employé interdit ne songe pas à l'arrêter; mais à peine a-t-il gravi quatre marches :

— Hé! là, là! Monsieur, où allez-vous? votre billet?

Pinioche se retourne furieux, développe ses deux mains en éventail sur le bout de son nez, et d'une voix indignée : — Abonné, vous dis-je!

On faillit l'emmener au violon.

Très gais ces Bordelais,

FRÈRE JACQUES.

Concerts.

L'Union chorale donne le samedi 24 novembre, un concert à ses membres honoraires, dans la salle philharmonique du quai Saint-Antoine.

Outre l'Union chorale, on entendra encore dans cette soirée Mme Sallard et MM. de Croze, Aimé Gros et Holtzem.

Le programme de cette fête est du reste fort attrayant, et entre les deux parties du concert, il sera fait une quête au profit des ouvriers sans travail.

F. J.

CORRESPONDANCE

Billet confidentiel à la FÉE MOQUEUSE.

Chère cousine,

Le combat va finir faute de combattants, car, malgré tout le plaisir que j'éprouvais, ô fée railleuse, à croiser la plume avec vous, je juge opportun de mettre fin à notre passe-d'armes épistolaire et je m'avoue franchement vaincu.

J'ai pris au sérieux le rôle d'ange gardien des veuves que vous m'assigniez pour l'avenir, et je pars demain pour Malabar! — Avant de m'envoler peut-être pour toujours, permettez-moi de protester tout doucement contre un passage fâcheux de votre dernière lettre : — Je comprends parfaitement, cousine, que vous ne goutez et n'appréciez que le sel Attique; mais croyez de votre côté que l'on ne peut aimer la forte saveur du sel Gaulois, sans éprouver pour cela, ainsi que vous l'avez insinué, des faiblesses pour Vadé et lord Seymour; la verve un peu trop ordurière de ces excentriques du royaume, ne m'a jamais exalté je vous l'assure, et croyez que si je me délecte à la lecture des œuvres de maître François, j'ai toujours su en revanche dire quand il le fallait, à lord Seymour : *schoking*; — et à Vadé : *retro satanas*.

Sans rancune, cousine.

F. Perret. — Merci de votre bonne opinion à notre endroit. Veuillez seulement nous écrire d'une façon plus explicite, il est impossible à notre rédacteur en chef de vous recevoir en ce moment. Vous devez comprendre pourquoi.

Salamata. — Ta lettre est bien peu claire, et puis nous aurions besoin de savoir à qui nous avons affaire; si tu nous réponds explique-nous aussi ton post-scriptum.

Maria, G. L. — Ce n'est pas là un bien grand crime et puis crois-tu que les petits soient bien fâchés de faire une promenade chaque matin.

Faure, Chandellier et consorts. — Pour des lecteurs assidus de *Guignol* vous n'êtes guère perspicace. essayez vos lunettes, messieurs, lisez et relisez, et cherchez entre les lignes si vous ne comprenez point. — Il est certains reproches que nous n'avons jamais mérités.

Blanc Minet. — Ceci me paraît fort, car en général sur les papiers dont tu parles il n'y a ni nom ni adresse.

Fauu. — Merci de ta sympathie. L'arène est toujours ouverte; ta péroraison a dû se faire au tribunal de Venissieux et, en fait de péroraison, nous pourrions en publier de bien plus jolies encore si nous voulions.

Gone d'Ainay. — Mon pauvre vieux tu n'es pas journaliste comme tu dis, sans quoi tu saurais que les réflexions nous mènent loin si nous avons l'imprudence de les publier. — C'est cependant, malheureux, car nous partageons complètement les idées.

A un répétiteur du Lyoc du Havre. — Le sujet, nouveau pour vous, ne l'est déjà plus ici, merci cependant, Monsieur; et espérons qu'une autre fois vous serez plus heureux. Nous ne publions pas du reste, de chansons.

Porte-Paquet. — Crois-tu que nous donnions ainsi des avertissements à l'av ulette.

L'Enfilé. — Tu es un abominable flatteur et cependant je te fais la même réponse qu'à Porte-Paquet.

L'Indigné. — Merci, mon brave gone, merci. Le p'pa qu'Embaume a pleuré de joie en voyant ta lettre avec toutes ses signatures. Point n'est besoin cependant encore d'avoir recours à vous. *Guignol* n'est pas millionnaire, mais il pourra cependant se tirer d'affaire encore cette fois tout seul.

Jérôme Roquet. — Merci encore à toi, mon frangin, les canuts se soutiennent dans l'embarras, j'en vois bien la preuve aujourd'hui. Je garde précieusement ta lettre, elle prouve que les vrais Lyonnais savent se comprendre.

Trente signatures. — Z'enfants, merci aussi, votre idée de pétition prouve combien vous aimez votre pauvre *Guignol*. Nous attendons et si nous acceptons nous n'aurons perdu ni vos noms ni vos adresses.

Nana-Sahib. — Envoie de suite les notes pour que nous puissions vérifier tes renseignements. S'ils sont justes ça passera la semaine prochaine ou bien celle après.

La Melette. — Autant que j'ai pu en juger, tes sentiments valent mieux que ton écriture. Ne pourrais-tu te faire comprendre plus facilement? Merci quand même.

Le Gérant, E. THOMAIN.

IMPRIMERIE LABAUME, COURSE LAFAYETTE, 7